

# La fraternité. Un rêve et une passion partagée

Alberto Toutin ssc  
Supérieur Général

INFO SSCC Frères No 148 – 2 novembre 2020



C  
hers frères:

Le 3 octobre dernier, veille de la fête de St François d'Assise, le Pape François a publié son encyclique *Fratelli tutti* (FT =Tous Frères) sur la fraternité et l'amitié sociale. Le Pape y exprime un rêve, une vision directrice.

«Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères » (FT,8).

Le Pape François souhaite associer tout homme ou femme, croyant ou non, tous aimés de Dieu. Pour que ce rêve soit possible, dans des réalisations transitoires, il faut une passion partagée. Son ambition est énorme. Il s'agit ni plus ni moins de « retrouver la passion partagée pour une communauté d'appartenance et de solidarité » (FT, 36).

C'est un texte plein de souffle, critique et stimulant, pas seulement pour la vie chrétienne qui voit dans la fraternité un de ses meilleurs signes d'attraction et de visibilité, mais aussi pour la vie politique qui se fonde sur elle et aspire à une amitié sociale entre tous les êtres humains. La fraternité chrétienne embrasse les désirs les plus profonds de l'amitié sociale, y compris une attention à la sœur-mère-terre et le soin de la maison commune qui nous abrite.

De cette encyclique, Je voudrais partager avec vous un chapitre qui a rappelé mon attention. Le chapitre VII *Des parcours pour se rencontrer*. Dans ce chapitre, le Pape veut prendre en compte le fait que le désir de fraternité et d'amitié sociale, inscrit dans le cœur des hommes et des femmes et dans la création, trouve aussi dans ce même cœur des obstacles et des résistances qui brisent la fraternité et blessent les frères et sœurs. Il s'agit donc de les aider à

vaincre ces résistances et de guérir ces blessures. Les chemins de rencontre de la fraternité et de l'amitié sociale sont, en définitive, des chemins de réparation. Notre Congrégation, non seulement ne peut rester indifférente à cette dimension réparatrice, mais de plus, en partant de notre spiritualité, nous pouvons contribuer à en témoigner.

Ce chapitre commence par une phrase qui contient déjà tout un programme :

« En bien des endroits dans le monde, des parcours de paix conduisent à la cicatrisation des blessures sont nécessaires. Il faut des artisans de paix disposés à élaborer, avec intelligence et audace, des processus pour guérir et pour se retrouver » (FT,225).

Durant ce temps de pandémie, nous avons expérimenté que la peur devient plus grande dans la mesure où des personnes de notre entourage ont été contaminée par le virus. Une peur est une réaction normale pour un corps individuel ou social qui sent sa vie menacée. De plus, la peur ne nous laisse pas voir que la vie des autres (proches ou lointains) et de notre planète est également menacée. Cette commotion profonde nous permet de constater l'importance des liens d'affection, de proximité, d'estime, de service. Et cela, d'autant plus que les mesures sanitaires - pour le soin des autres aussi - ont imposé la distance physique, le confinement à la maison ou en chambre, la restriction ou même l'interdiction de rencontre et de visites (en hôpital ou en prison, par exemple). La distance physique ou l'isolement ont rendu visibles combien sont importants ces liens pour vivre, et combien une bonne santé dépend aussi des blessures à guérir.

D'un autre côté, le christianisme trouve une visibilité plus attirante par la qualité des liens, grâce à la foi partagée en Jésus ; cela nous permet de créer une qualité de lien plus grande entre les croyants et avec l'humanité. C'est la communauté des disciples, à laquelle Jésus nous appelle, qui rend visible et attirant ce Règne de Dieu qu'il annonce. Les premières communautés chrétiennes ont su donner une forme communautaire à la nouvelle présence de Jésus ressuscité. La vie chrétienne et la vie religieuse en elle-même n'est rien d'autre qu'un « mode de vie au goût de l'Évangile » (FT, 1). Les personnes avec lesquelles nous cheminons, grâce au bon sens infaillible de la foi, reconnaissent la véracité de notre prédication, de nos vœux, des projets pastoraux et missionnaires, précisément, à la qualité de la vie fraternelle qui nous vivons entre nous et avec eux. Et cela nous aide à mesurer le dommage qui se produit lorsque, par exemple, nous disons du mal des frères et sœurs avec lesquels nous vivons, ou de la froide indifférence qui nous éloigne d'eux. C'est encore plus douloureux de reconnaître, lorsque cette fraternité a été trahie par des abus de pouvoir, de conscience, sexuels, que certains membres de l'Eglise, et même de notre Congrégation, ont commis contre d'autres personnes, spécialement des mineures ou des personnes vulnérables.

Pour aider à réparer ces blessures et retrouver le goût de la fraternité, le Pape François propose quelques chemins.

### **Repartir de la vérité**

Ceux qui aujourd'hui, étant frères, sœurs, au niveau de la Congrégation, de l'Eglise ou de la société, ont été abusés ou confrontés à cela, sont appelés à faire patiemment le chemin pour établir la vérité. Une vérité, qui est certes en chacun de nous, mais aussi devant nous ; il faut la

chercher, car personne n'en est le détenteur. Pour s'acheminer vers elle, le Pape invite d'abord à cultiver la « mémoire pénitentielle » : « capable d'assumer le passé pour libérer l'avenir de ses insatisfactions, confusions et projections. Ce n'est qu'à partir de la vérité historique des faits qu'ils pourront faire l'effort, persévérant et prolongé, de se comprendre mutuellement et de tenter une nouvelle synthèse pour le bien de tous » (FT, 226).

De même, pour celui qui se sent blessé et offensé, il faut retrouver patiemment ce chemin de mémoire, pour ne pas rester enfermé dans une blessure du passé, qui hypothèque notre liberté pour l'avenir. La conviction, que « ma » vérité, aussi douloureuse soit-elle, s'impose comme étant « la » vérité, ne suffit pas. Cette vérité pourra être établie, si j'accepte de la chercher avec d'autres, en prenant comme horizon de parier sur la compréhension mutuelle et le bien de tous, pas seulement sur le mien propre.

Une part de ce travail sur soi pour s'ouvrir à la vérité sera de déraciner la haine qui se niche dans notre cœur. Il s'agit de déraciner de notre cœur, la rancœur, la soif d'autoaffirmation vindicative qui, en fin de compte, veut éliminer l'autre. Au fond, il s'agit de guérir « ce nouvel épisode de guerre » (FT, 243) que chacun porte en lui. Le but n'est pas qu'il n'y ait pas de tensions, de conflits, de disputes entre frères ; tout cela est signe de vitalité dans un groupe. Mais cela peut être une racine de mort pour moi et pour le frère, si je ne vois l'autre que par la blessure qu'il m'a infligée ; je m'enferme alors en elle et je n'accepte pas l'aide appropriée des autres. Que c'est décourageant pour nos frères en formation, et, parfois, pour nos paroissiens, lorsque nous disons du mal de nos frères, avec agressivité et violence !

### **Ouvert à la promesse de l'autre**

Ensuite, cette recherche de la vérité comporte une promesse et est animée d'une espérance. C'est reconnaître en l'autre, même si je crois qu'il m'a causé un dommage, a possibilité de m'offrir quelque chose qui aide à recomposer la vérité, claire et dure, qui s'est brisée : « le chemin vers une meilleure cohabitation implique toujours que soit reconnu le fait que l'autre nous fasse découvrir, au moins en partie, une perspective légitime, quelque chose qui peut être pris en compte, même s'il s'est trompé ou a mal agi » (FT, 228).

Si l'autre n'est qu'un adversaire, un abuseur, un ennemi, ou si j'ai une idée ou un préjugé sur l'autre, déjà trop arrêté, je lui nie non seulement la possibilité de m'apporter ce qui peut nous aider à faire la vérité, et surtout, je lui ferme la porte à ce qu'il continue d'être ce qu'il est, malgré tout, mon frère et ma sœur. Que c'est triste de voir des frères qui ne se parlent pas et qui vivent dans la même maison ! Quel échec pour la fraternité, lorsque le préjugé, que j'ai contre un frère, est devenu un jugement définitif et sans appel !

### **En famille ?**

La fraternité blessée est le visage douloureux du fait que nous sommes membres les uns des autres, par la foi partagée, par les vœux religieux, par la cohabitation quotidienne. Les conflits ou les blessures qui affectent notre fraternité ne sont pas des motifs pour nous désintéresser de nos frères. Dans les moments de difficulté et de conflit, nous avons alors besoin de cultiver

la mémoire reconnaissante de la fraternité : ce que nous sommes aujourd'hui, en grande partie, vient du fait que nos frères nous ont fait confiance, nous ont donné des opportunités de grandir et de nous former, nous ont soutenus, nous ont pardonné, et « supportés ». Nous avons donc besoin de grandir dans ce « sentiment fondamental d'appartenance » (FT,230). Dans notre Congrégation, nous reconnaissons, comme signe distinctif, l'esprit de famille, qui, dès le début, nous a fait nous ressentir comme à la maison. Une fraternité dont nous sommes les premiers à rendre grâce le jour de notre profession ou de notre ordination. C'est cet esprit de famille, une fraternité simple, dont rendent grâce aussi les personnes avec lesquelles nous cheminons en pastorale. Mais justement, lorsqu'il y a un conflit entre frères, c'est là que toute la famille se sent affectée. Qu'il est difficile alors de continuer d'y croire, et, dans la simplicité du cœur, de demander aux frères de nous aider à dépasser ces conflits ! Qu'il est difficile que surviennent dans ces moments parmi nous, des frères-pères-ou-mères qui souffrent de ce que des frères ne s'aiment pas, et qui viennent avec courage à notre aide, pour rétablir la fraternité et ne pas creuser davantage nos divisions !

### **Avec un sentiment de pardon**

Le pardon donné et reçu entre frères est ce qui permet à la fraternité de dépasser les conflits. Certes, le pardon ne s'impose pas, mais on peut en avoir l'ambition. C'est l'ambition de Jésus, c'est-à-dire, au frère qui nous a offensé, il faut lui pardonner jusqu'à 70 fois 7 fois. Cette ambition nourrit le long parcours des artisans de paix et des réparateurs de la fraternité. Cela suppose qu'à un moment donné ou à un autre de notre vie personnelle, nous avons expérimenté le pardon de Dieu indissolublement lié à celui des frères et sœurs. Qu'il est difficile de pardonner si l'on n'a pas cette mémoire reconnaissante du pardon donné et reçu de Dieu à travers les frères et sœurs !

De plus, le pardon, ce n'est pas l'oubli de ce qui s'est passé ou la méconnaissance du dommage reçu ou causé. Il s'agit d'être capable, toujours avec l'aide des autres, mes frères, de percevoir et de reconnaître le dommage dont j'ai souffert ou le dommage que j'ai causé. Cet exercice de reconnaissance du dommage que, par exemple comme frères et comme Congrégation, nous avons causé à des personnes victimes d'abus ; c'est essentiel pour un travail de vérité et de réparation qui nous permettra d'être à nouveau des médiateurs crédibles de l'Évangile. Ensuite, le fait d'aimer un frère, y compris celui qui nous a blessés, c'est de s'engager avec intelligence et charité avec lui pour qu'il ne nuise plus. Le pape François, parlant de l'oppressé, mais on pourrait dire autant de l'abuseur, rappelle que « l'aimer comme il faut, c'est œuvrer de différentes manières pour qu'il cesse d'opprimer, c'est lui retirer ce pouvoir qu'il ne sait pas utiliser et qui le défigure comme être humain » (FT, 241). Autrement dit, faire son possible pour désarmer le violent, l'oppressé, l'abuseur ; ce qui exige l'engagement de toute la communauté religieuse ou ecclésiale, car c'est bien elle qui souffre des blessures ou des ruptures de la fraternité provoquées par tous ces faits.

Le visage le plus beau de la fraternité, ce n'est pas celui d'une communauté où il n'y a pas de conflits ni de tensions ni de blessures entre les frères, mais celui d'une communauté où les frères acceptent de faire un long chemin de réparation pour chercher à rétablir la vérité, libre de toute rancune, désireuse de la justice, ouverte au regard bienveillant des autres, humble pour reconnaître le dommage que l'on a pu causer aux autres, sans renoncer à l'ambition du pardon.

Ce beau visage de la fraternité brille chez les personnes qui ont été capables de pardonner même à leurs tortionnaires ou à leurs abuseurs. C'est la grandeur de ceux qui ont permis que le Dieu, artisan de paix, qui sait de quoi nous sommes pétris (psaume 103,14), et avec l'aide de la communauté, guérit les blessures, désarme les vengeances fratricides. Ce sont ceux-là qui sont capables de recevoir et d'offrir le pardon. C'est une offrande humble et forte au tortionnaire, à l'ennemi, à l'abuseur, pour qu'il puisse parcourir, à son tour, le long chemin pour reconnaître le dommage qu'il a causé, qu'il arrive à se pardonner et aussi à demander pardon, et qu'il n'oublie pas qu'il est et continue d'être un frère, notre frère.

Fraternellement à vous tous.

**Alberto Toutin ssc**  
*Supérieur Général*